

Les messages tacites des *Interviews imaginaires* : décryptage d'un code intertextuel

par

JOCELYN VAN TUYL

Entre novembre 1941 et juin 1942, André Gide signait, dans *Le Figaro*, une série de chroniques intitulées « Interviews imaginaires ¹ ». Dans ces dialogues avec un interviewer fictif ², Gide fait des remarques en apparence anodines sur la langue et la littérature — des remarques qui n'avaient rien pour inquiéter la censure. Et pourtant, ces chroniques recèlent des messages secrets. Grâce à un jeu savant d'allusions littéraires — un procédé qui rappelle le système de renvois de l'*Encyclopédie* — Gide attaque l'occupant et le gouvernement de Vichy, et encourage les Français à leur résister.

Il était naturel qu'un auteur comme Gide aborde des questions littéraires. Or la littérature était à la fois un sujet inoffensif ³ et une question

1. Par la suite, ces chroniques ont été recueillies en volume : *Interviews imaginaires*, Paris : Gallimard, 1943 ; *Interviews imaginaires*, Yverdon et Lausanne : Éditions du Haut Pays, 1943 ; *Interviews imaginaires. La Délivrance de Tunis (Pages de Journal, mai 1943)*, New York : Pantheon Books/Jacques Schiffrin, 1943 ; *Attendu que...*, Alger : Charlot, 1943. Les références suivantes aux *Interviews* renvoient à cette dernière édition.

2. Ces chroniques suivent le modèle des deux « Visites de l'Interviewer » de 1905 (*Nouveaux Prétextes*, Paris : Mercure de France, 1951).

3. Dans les pages du *Figaro*, une attention grandissante à la littérature correspond à un silence progressif sur l'actualité et les questions politiques. Avant la débâcle, *Le Figaro littéraire* paraissait tous les samedis et occupait une page du journal. Lorsque la publication du *Figaro* reprend en juillet 1940, les chroniques littéraires n'occupent que la moitié d'une page. L'importance des pages littéraires

pressante pendant l'occupation ; en effet, les questions sur le rapport entre la littérature et la politique étaient à l'ordre du jour. Le premier article de Gide à paraître après la débâcle était la réponse à une enquête du *Figaro* sur le statut de la littérature⁴. La réponse de Gide faisait partie d'une série intitulée « Que sera demain la littérature ? », qui réunissait les réponses d'une trentaine d'écrivains connus⁵. Dans ce court texte, Gide répond « surtout et d'abord à la seconde question » de l'enquête, à savoir : « Notre littérature faisait-elle fausse route avant la tourmente ? ». « Il me paraît aussi absurde d'incriminer notre littérature au sujet de notre défaite, qu'il l'eût été de la féliciter en 1918, lorsque nous avions la victoire », déclare-t-il (p. 25). Gide poursuit en disant que l'avenir est à la poésie et à la critique — « non point comme [...] "genre" mais comme [...] qualité » : « C'est [...] la critique, de nos jours, qui se trouve le plus en danger et, partant, c'est à nos qualités et vertus critiques qu'il importe de s'attacher » (pp. 26-7). Dans l'esprit de Gide, la critique littéraire s'associait donc à l'idée d'une critique des événements et des mentalités.

Or ce rapprochement entre critique littéraire et critique politique allait donner lieu à des substitutions astucieuses. En avril 1941, Gide a publié

augmente, cependant : à la mi-octobre, *Le Figaro littéraire* occupe deux pages, et il paraît deux fois par semaine à partir du 23 septembre 1941. Après l'invasion de la zone sud par les Allemands en novembre 1942, un entrefilet à la une du journal annonce : « *Le Figaro* interrompt momentanément sa publication quotidienne. *Le Figaro littéraire* subsiste et paraîtra comme auparavant, deux fois par semaine, le mardi et le samedi » (*Le Figaro*, 21 novembre 1942, p. 1). Mais ce journal entièrement consacré à la littérature ne paraîtra que deux fois avant le sabordage du *Figaro*. Celui-ci ne reparaitra qu'après la Libération. L'importance croissante des pages littéraires du *Figaro* suggère que les chroniques littéraires étaient un moyen terme entre le reportage sur les événements et le silence.

4. Ce texte ne figure pas dans la *Bibliographie chronologique de l'œuvre d'André Gide* de Jacques Cotnam (Boston : G. K. Hall and Co., 1974). Dans les *Cahiers de la petite Dame*, on nous indique que « ce texte ne paraît pas avoir été publié » (*Les Cahiers de la petite Dame*, t. III, Paris : Gallimard, 1975, p. 385), et un biographe déclare : « On ne sait pas si ce texte parut. On ne sait pas non plus s'il [Gide] en a gardé copie. À ce jour il n'y a trace ni de publication ni de copie » (Éric Deschodt, *Gide, le contemporain capital*, Paris : Perrin, 1991, p. 285). Le texte a pourtant paru dans *Le Figaro* (Louis Chauvet, « Que sera demain la littérature ? Réponses de MM. André Gide, Jean Schlumberger, Émile Henriot, Stève Passeur, Blaise Cendrars », *Le Figaro*, 12 octobre 1940, p. 3) ; il figure dans le volume *Attendu que...* sous le titre « Réponse à une enquête ».

5. Cette série a paru dans *Le Figaro littéraire* du 5 octobre au 30 novembre 1940.

un compte rendu assez sévère du livre *Chronique privée de l'an 1940* de Jacques Chardonne⁶. L'essai « Chardonne 1940⁷ » est une critique stylistique plutôt qu'idéologique : Gide reproche à Chardonne de se réfugier dans le « vague » (p. 13), dans la « préciosité » (p. 14), dans « la non-affirmation [...], l'abscons et la réticence » (p. 19). S'il était dangereux de critiquer les opinions politiques exprimées dans cet ouvrage, Gide a compris qu'il pouvait condamner impunément les défauts du style. Cette découverte marque une première étape dans l'élaboration du code littéraire des « Interviews imaginaires ».

Il fallait bien parler à mots couverts, car même les chroniques littéraires étaient soumises à la censure⁸. Toutefois, les pages littéraires du *Figaro* autorisaient une certaine liberté d'expression. Selon Jeannine Verdès-Leroux, « ce journal a parfois été courageux. Le climat de la France non occupée malgré [...] une censure monstrueuse, totalitaire, est resté "pluriel"⁹ ». Effectivement, le directeur du *Figaro* a fait des démarches pour que les chroniques de Gide paraissent dans leur intégralité — sans succès, dans le cas de l'« Introduction au Théâtre de Goethe » : « La censure, malgré tous les efforts de Brisson qui semble avoir protesté jusqu'à Vichy, [...] supprime deux passages [...] où l'allusion au temps présent était fort transparente et peu orthodoxe¹⁰ ». Dans le cas de la septième « Interview » aussi, « la censure a supprimé deux phrases [...] celle sur la censure justement, et la phrase citée de Renan¹¹ ». En outre,

6. Selon Jacques Schiffrin, « ce livre est la première œuvre littéraire de langue française qui, d'un point de vue prétendument français, ait idéalisé la victoire allemande sur la France. On y trouve, avec l'acceptation satisfaite du désastre, un essai de plaidoyer pour la domination de Hitler et de la race germanique sur l'Europe » (in *Interviews imaginaires, La délivrance de Tunis*, New York : Pantheon Books/Jacques Schiffrin & Co., 1943, p. 215).

7. *Le Figaro*, 2 avril 1941, p. 3.

8. Quoiqu'installé à Cabris, en zone libre, Gide avait été frappé par la censure et par les menaces dès le début de l'occupation. En octobre 1940, il a reçu une lettre dans laquelle Gaston Gallimard lui « signal[ait] que 153 ouvrages [étaient] déjà mis à l'index, dont les deux livres sur l'U.R.S.S. de Gide, ainsi que son *Journal* » (*Cahiers*, t. III, p. 198). Le 21 mai 1941, Gide devait prononcer une conférence sur Henri Michaux à Nice ; menacé par la Légion des Anciens Combattants, il a dû y renoncer (*Ibid.*, p. 246).

9. Jeannine Verdès-Leroux, *Refus et violences : politique et littérature à l'extrême-droite des années trente aux retombées de la Libération*, Paris : Gallimard, 1996, p. 15.

10. *Cahiers*, t. III, p. 291.

11. *Ibid.*, p. 289.

la censure supprimait certains noms juifs que Gide citait dans ses chroniques¹².

Cependant, les obstacles imposés par la censure n'arrivaient pas à faire taire l'écrivain. Au contraire, Gide a loué la puissance créatrice de cette contrainte lors d'une conversation avec Pierre Herbart :

En 1941, Gide, à Nice, se plaisait à répéter cette phrase : *L'art vit de contrainte et meurt de liberté* — dans un moment où, dans ce domaine, la censure sévissait. Quand je m'indignais en disant :

« Vous savez bien que cette contrainte, vous entendez vous l'imposer vous-même, en disciplinant votre création ; vous n'admettiez pas qu'elle vous soit imposée par un quelconque Vichy. Vous jouez sur une équivoque.

— Bien sûr. Et mieux, je joue sur les deux tableaux, car je prétends gagner sur les deux : la contrainte dont je me châtie m'amènera, si j'ai du talent, à une certaine perfection ; celle qu'on m'impose me contraindra à inventer les moyens de la déjouer...

— Ainsi, vous croyez que vos deux contraintes...

— Se combineront, oui. En une *combine*, pour faire la nique à cette chose bête et basse : le pouvoir¹³. »

Pour lutter contre le pouvoir de Vichy, Gide s'est ingénié à écrire entre les lignes¹⁴, en créant un code littéraire.

Or les lecteurs des « Interviews imaginaires » ont bien su déchiffrer ces messages codés. Ceci est clair dans un compte rendu des *Interviews*

12. Dans l'avant-propos du volume *Attendu que...*, Gide explique qu'il y reproduit ses chroniques du *Figaro* « sans rien changer au texte, mais rétablissant parfois quelques mots qu'avait supprimés la censure (en particulier les noms de Heine et de Einstein) » (p. 9). En effet, Gide affirme dans la sixième « Interview » que « les villageois d'Allemagne savent par cœur des *lieder* de Goethe, de Schiller et de Heine » (p. 68) ; la chronique du *Figaro* ne mentionne que Goethe et Schiller (« Peuple et poésie », *Le Figaro*, 13 décembre 1941, p. 30). Et pourtant, si le nom de Heine a été supprimé, celui d'Einstein figure bien dans l'« Introduction au Théâtre de Goethe » parue dans *Le Figaro* : « J'imagine donc volontiers l'intérêt que Goethe aurait pris aux récents progrès de la science [...] à ces trouvailles susceptibles de bouleverser notre conception du Cosmos : celle d'Einstein, où viennent à chanceler nos notions les plus établies de la physique et de la géométrie... » (« Introduction au Théâtre de Goethe », *Le Figaro*, 7 février 1942, p. 3).

13. Pierre Herbart, *Inédits*, Paris : Le Tout sur le Tout, 1981, pp. 90-1.

14. Leo Strauss affirme que « l'effet de la persécution sur la littérature est précisément qu'elle contraint tous les écrivains qui soutiennent des opinions hétérodoxes à développer une technique particulière d'écriture, celle à laquelle nous pensons lorsque nous parlons d'écrire entre les lignes » (Leo Strauss, *La persécution et l'art d'écrire*, traduction d'Olivier Berrichon-Sedeyn, Paris : Presses Pocket, 1989, p. 57).

imaginaires, publié après la Libération, dans lequel Émile Henriot déclare : « Enfoncé par l'événement dans son propre sens, chacun résiste comme il peut, même par la bande et de biais. M. Gide excelle, de toujours, à cette dissidence dans l'incidente. Et nous lui savions beaucoup gré de narguer ainsi la censure ¹⁵ ». En effet, Gide invite ses lecteurs à déchiffrer les messages ésotériques dans ses chroniques en parlant explicitement des messages codés chez Maurice Scève. Gide affirme qu'il s'agit bien d'une allusion historique « lorsque Scève commence un de ses dizains par "*Le Cerf volant aux abois de l'Austruche, / Hors de son giste esperdu s'envola*" [...], de même dans le dizain LV où il est également question de Charles-Quint [roi d'Espagne et d'Autriche] sous figure de "l'Austruche" » (p. 141). Évidemment, les lecteurs du *Figaro* ne pouvaient manquer d'y voir une allusion à Hitler, cette « Austruche » du vingtième siècle. Gide fait donc un clin d'œil au lecteur, au cas où celui-ci n'aurait pas compris que ces chroniques littéraires recelaient des messages politiques.

C'est sous la forme de commentaires littéraires et linguistiques que des observations politiques se glissent dans ces chroniques. Tout au long des « Interviews », Gide prône la notion de langue comme moyen de résistance, affirmant qu'« un peuple qui tient à sa langue tient bon » (p. 47). Dans son *Journal*, Gide médite le rapport entre langage et pouvoir en critiquant les slogans vides de sens qui circulent :

La grande force de Hitler vient de ce qu'il n'a jamais payé de mots que les autres. Il sait ce qui convient aux Français, hélas ! Et que lorsqu'on leur a dit bien fort et bien souvent : l'honneur est sauf, ils finissent presque par le croire. « Collaboration loyale » ; « ni vainqueurs ni vaincus » ; autant de chèques sans couverture, dont on ne sait, de celui qui l'émet ou de celui qui le reçoit, lequel des deux est le plus dupe ¹⁶.

En effet, déclare-t-il dans les « Interviews », « trop souvent, le mot tient lieu de la chose et la chose peut s'en aller » (p. 172). L'auteur s'en prend visiblement à la propagande vichyste lorsqu'il se lamente de la dévaluation de la langue française : parmi les qualités remplacées par de vaines paroles, Gide évoque le dévouement, l'honneur, la foi, la constance, et la fidélité (p. 173 ¹⁷).

15. Émile Henriot, « Le dernier Gide », *Le Monde*, 27 décembre 1944, p. 1.

16. *Journal 1939-1949*, 14 octobre 1940, Paris : Gallimard/Pléiade, 1951, p. 61.

17. Gide n'était pas le seul à se soucier de ces déformations linguistiques. Jacques Debû-Bridel demandait, dans la même veine : « De quelle utilité [...] serait la parole dans une contrée où les mots les plus essentiels auraient perdu dans l'expression courante leur signification ? Où chaque terme, et surtout les

Tout en reprochant à certains de détourner les mots de leur signification première, Gide emploie une stratégie similaire lorsqu'il insère des mots comme « résistance », « collaborer », et « épuration » dans des phrases qui n'ont rien à voir avec la politique. Malcolm Cowley nous signale que les mots « résister » et « résistance », dont Gide se sert souvent dans les « Interviews », ont toujours une connotation favorable¹⁸. C'est surtout en parlant de la poésie que Gide emploie ces termes : « le ravissement poétique naît d'une astreinte, d'une résistance vaincue » (pp. 147-8) ; « l'esprit ne s'élève que sur de la résistance » (p. 159) ; « les vrais [artistes], les seuls dont nous avons besoin, sont ceux qui [...] prennent appui sur les résistances ; dont l'énergie, devant l'obstacle, se contracte et s'apprête à bondir » (pp. 161-2). De même, Gide emploie le mot « collaborer » dans un contexte purement littéraire, en disant que Goethe « incarne l'effort de l'homme vers la culture ; il ne relâche sa tension vers une perfection toujours mieux éclairée, que pour entrer plus avant dans le jeu et participer à la ronde d'un univers harmonieusement ordonné. Dès qu'il ne s'oppose plus, il collabore » (pp. 106-7). Enfin, lorsque l'interviewer lui demande s'il tient la littérature d'avant-guerre responsable de la défaite de la France, Gide lui raconte un apologue congolais, et parle d'épuration : « c'est bien d'épuration qu'il s'agit. Naturellement nous ne parlons ici que de littérature » (p. 33). Gide accumule les mots à connotation politique tout en insistant sur le caractère purement littéraire de ses remarques.

Parfois ce n'est pas le mot lui-même qui dénote la dissidence, mais plutôt les exemples avec lesquels Gide illustre ses observations lexicales. Lorsque l'interviewer reproche à Gide l'emploi de la locution « par contre », l'auteur répond ainsi :

Je sais bien que Voltaire et Littré proscrirent cette locution ; mais « en revanche » et « en compensation », formules de remplacement que Littré propose, ne me paraissent [...] convenables [...] dans aucun cas où l'on pourrait ajouter « hélas ! ». Trouveriez-vous décent qu'une femme vous dise : « Oui, mon frère et mon mari sont revenus saufs de la guerre ; en *revanche* j'y ai perdu mes deux fils » ? [...] « Par contre » m'est nécessaire et, me pardonne Littré, je m'y tiens (pp. 89-90).

plus nobles, trahiraient la valeur qu'ils sont censés représenter, où le mot "amour" signifierait "haine", ou bien "fidélité" "trahison" ? » (Jacques Debû-Bridel, « Éloquence du silence », in *Domaine Français, Messages 1943*, Genève : Éditions des Trois Collines, 1943, p. 94).

18. Malcolm Cowley, « Introduction », *Imaginary Interviews*, traduction de Malcolm Cowley, New York : Alfred A. Knopf, 1944, p. xiv.

Cette insistance sur l'opposition et la revanche constitue l'inscription discrète d'une position politique dans des considérations d'ordre linguistique.

Outre les considérations lexicales, Gide se livre à des réflexions grammaticales. Ces remarques concernent surtout le subjonctif, un mode qui, selon l'auteur, tombe en désuétude : « Le langage, à chaque époque de la vie d'un peuple, est discrètement révélateur. Jusque dans la défaillance du subjonctif [...] de ce mode qui marque, entre deux propositions et de l'une à l'autre, une dépendance, une subordination » (pp. 46-7). L'interviewer lui fait remarquer qu'« en Angleterre, le subjonctif a presque totalement disparu depuis longtemps ». Et Gide de répondre : « Précisément ! L'indépendance... » (pp. 46-7). Selon Gide, la disparition du subjonctif témoigne « de certaine confusion des esprits » (p. 49), et l'on trouve cette confusion même chez les grands auteurs. Après avoir recensé un certain nombre de passages où Proust substitue le subjonctif à l'indicatif et vice versa, Gide affirme : « Stendhal écrivait aussi vite, aussi impétueusement [que Proust], sans se relire, et je ne *sache* pas qu'on puisse relever chez lui de semblables erreurs » (p. 51, je souligne). Or il est remarquable que Gide, ce grand spécialiste du subjonctif, fasse une faute pareille. Il faut conclure qu'il le fait exprès. Comme le dit Leo Strauss dans *La persécution et l'art d'écrire*, « si un maître en l'art d'écrire fait des faux pas tels qu'ils feraient honte à un jeune lycéen intelligent, il est raisonnable de supposer qu'ils sont intentionnels¹⁹ ». Que signifie donc l'erreur de Gide ? Plutôt que d'y voir l'aveu d'une « confusion d'esprit » chez l'auteur, j'interprète ces substitutions comme un défi et une invitation au lecteur. Car Gide dit à l'interviewer qu'il doute « que l'on trouve beaucoup d'exemples de grands écrivains qui ne possèdent admirablement leur langue, qui ne sachent profiter et jouer de ses ressources, tout en tenant compte de ses règles, fût-ce en les bousculant un peu » (p. 51). Gide mélange donc les modes pour inciter le lecteur à « bousculer les règles » — grammaticales ou autres — qui gouvernent la dépendance.

Tout comme la grammaire, la littérature sert à illustrer les valeurs auxquelles Gide tient. L'auteur établit un code où des termes littéraires sont chargés d'une signification plus profonde. À commencer par la citation de Goethe « Poésie, c'est délivrance » (pp. 109-10), tout laisse entendre que les mots « poète » et « poésie » ont un sens politique dans ces chroniques. Ayant découragé le jeune poète qui avait remplacé l'interviewer pendant quelques semaines, Gide déclare à celui-ci :

Parfois je ne vois plus, dans ce grand renouveau lyrique, indéniable, qu'un complaisant abandon à la plus grande facilité [...]. On commettrait une grave

19. Strauss, *op. cit.*, p. 64.

erreur, ce me semble, en jugeant la France, en jugeant sa valeur réelle et profonde, simplement par ce qui se manifeste d'elle aujourd'hui. Dans un vase très secoué, ainsi que nous venons de l'être, ce sont les éléments les plus légers qui d'abord viennent à la surface ; non les meilleurs. (p. 163).

L'allusion est si transparente que cette dernière phrase a été supprimée par la censure²⁰.

Si les censeurs n'ont pas apprécié cette conversation sur la « poésie » contemporaine, ils n'ont pas modifié une discussion un peu plus subtile des genres littéraires. Dans sa neuvième « Interview », Gide prétend que « la question du roman est liée à celle de l'individualisme. Les peuples grands producteurs de romans sont ceux où l'individu se distingue le plus, et le plus volontiers, de la masse » (p. 87). L'écrivain précise que les chefs-d'œuvre du genre romanesque sont les romans russes et, à plus forte raison, les romans anglais²¹. « Par contre », dit-il, « le genre spécifiquement allemand c'est le drame lyrique, genre synthétique où l'Allemagne excelle et triomphe [...] où la grande fusion sociale actuelle peut reconnaître, il me semble, son expression la plus parfaite » (p. 87). Cette affirmation pleine de malice rappelle une « Interview » précédente, dans laquelle Gide cite *l'Introduction à la poésie française* de Thierry Maulnier. Maulnier soutient, sans la moindre trace d'ironie, que la poésie allemande est « diffuse dans les âmes allemandes, mêlée à l'existence quotidienne allemande, au point d'inspirer les musiciens, de guider et de rythmer la marche de la jeunesse, de modeler les mouvements politiques » (p. 69). Dans les « Interviews », Gide lutte contre cette tendance totalisante et totalitaire. Il combat l'hégémonie par l'hétéroglossie en établissant un réseau de citations et d'allusions littéraires.

20. La phrase en question, qui figure dans la seizième « Interview » du volume *Attendu que...*, ne paraît ni dans ni dans le volume *Interviews imaginaires* ni dans la chronique publiée dans *Le Figaro* (Gide, « Poésie encore et toujours », *Le Figaro*, 2 mai 1942, p. 3).

21. L'auteur n'omet pas de considérer les effets de l'oppression sur la littérature russe et anglaise. L'essor du roman en Russie et en Angleterre serait lié à l'oppression qui avait dispersé les masses. En Russie, « du temps des tsars, les rassemblements populaires n'étaient guère possibles, pour lesquels Dostoïewsky eût écrit ces drames dont il parle dans ses premières lettres à son frère. Il y a renoncé, sachant bien qu'il ne pouvait atteindre qu'isolément chacun de ses lecteurs » (p. 88). Quant à l'Angleterre, « le théâtre ne fut florissant qu'au temps d'un peuple unanimiste. Le roman n'a commencé de naître, avec le *Paradis Perdu*, qu'après les révoites et les dissensions religieuses, favorisé par la Réforme, mère de l'individualisme. Cromwell a vidé le théâtre, a dispersé les spectateurs, rompu les masses au profit des particuliers » (p. 88).

La genèse des « Interviews imaginaires » se lit dans le *Journal*, où Gide se montre pleinement conscient du fait que les ouvrages littéraires sont susceptibles d'une interprétation politique. Dès janvier 1941, le *Journal* est parsemé de citations littéraires que l'auteur trouve applicables à la situation politique de la France : « Souvent je suis tenté de dresser, au cours de mes quotidiennes lectures, une sorte d'anthologie, grain que, de-ci, de-là, je récolte ²² », déclare-t-il. Gide cite Hugo, Corneille, Racine, Montesquieu, et Tacite, en ajoutant des commentaires sur le rapport entre les textes cités et les événements ²³. L'auteur avait compris que certains ouvrages étaient d'une actualité si frappante qu'il serait difficile de les publier ou de les représenter sous l'occupation :

L'*Alexandre* de Racine serait, je pense, impossible à représenter aujourd'hui. Quelles allusions ne verrait-on pas dans la résistance de Porus, dans l'acquiescement de Taxile, qui pourtant, au début de la pièce, protestait qu'il ne se soumettrait pas [...]. Même j'admire ici le besoin qu'éprouve Taxile de parler d'honneur, afin de couvrir, fût-ce à ces propres yeux, sa lâcheté !

J'écoute comme vous ce que l'honneur m'inspire,

Seigneur ; mais il m'engage à sauver mon empire ²⁴.

Ayant compris que de tels rapprochements entre la littérature et la politique pouvaient être dangereux, Gide se montre bien plus prudent dans ses chroniques du *Figaro* que dans son journal intime.

Dans les « Interviews », Gide fait référence à des ouvrages littéraires

22. *Journal 1939-1949*, 15 janvier 1941, éd. citée, p. 67.

23. Gide transcrit par exemple quatre vers de *L'Année terrible* de Victor Hugo qu'il trouve « d'une causticité si allègre et si péniblement applicables à notre politique de compromissions :

À quoi sert d'être à pic ? Jésus passe le but

En n'examinant point l'offre de Belzébut ;

Je ne dis pas qu'il dût accepter ; mais c'est bête

Que Dieu soit impoli quand le diable est honnête »

(*Ibid.*, 15 janvier 1941, p. 68). Dans le *Journal* des années de guerre, comme dans les « Interviews », Gide se réfère assez souvent à des ouvrages ayant trait à la guerre de 1870.

24. *Journal 1939-1949*, 18 juillet 1941, éd. citée, pp. 86-7. Gide reprend ces remarques dans une lettre à Roger Martin du Gard : « la représentation [de l'*Alexandre* de Racine] serait impossible aujourd'hui, tant y abondent les vers où le public serait en droit de voir d'éloquents allusions à la situation présente. Non point tant qu'Hitler soit comparable à Alexandre ; mais Porus ; mais Taxile, comment ne pas les reconnaître ? La résistance de l'un, l'acquiescement de l'autre offrent quantité de "slogans" merveilleux. » (Lettre d'André Gide à Roger Martin du Gard, 19 juillet 1941, *Correspondance*, t. II, Paris : Gallimard, 1968, pp. 234-5).

— surtout à des ouvrages où il est question d'un conflit antérieur — pour exprimer ses opinions sur la guerre. L'auteur compare la position pro-allemande de l'écrivain Jacques Chardonne à celle d'Ernest Renan « lors de sa *première lettre à Strauss*, sitôt après notre défaite de 70 ». L'interviewer signale que, « dans sa *Réforme intellectuelle et morale*, Renan reproduit deux *lettres à Strauss* » (p. 76). Or cette deuxième lettre — véritable pamphlet contre la politique de Bismarck — contient de nombreuses remarques que l'on pourrait fort bien appliquer à la politique de Hitler. Retenons un seul exemple qui, en 1941, impliquait une critique très vive de la politique nazie : « Notre politique, c'est la politique du droit des nations ; la vôtre, c'est la politique des races : nous croyons que la nôtre vaut mieux. La division trop accusée de l'humanité en races [...] ne peut mener qu'à des guerres d'extermination [...] cette politique vous sera fatale ²⁵ ». Empêché par la censure de citer de tels passages, Gide a la gentillesse d'indiquer le titre exact de l'ouvrage dans lequel se trouve cette lettre ²⁶.

Gide a recours à un procédé similaire lorsqu'il donne une citation partielle de la *Vie d'Agricola* de Tacite ²⁷ : « je viens de lire dans Tacite une petite phrase qui m'a, pour un temps, remis le cœur en place : "memoriam quoque ipsam cum voce perdidissemus, si tam in nostra potestate esset oblivisci quam tacere" ». Gide cite ensuite la traduction « que donne André Cordier : "Nous aurions perdu la mémoire même avec la parole, s'il nous était aussi possible d'oublier que de nous taire". Il y a, dans la *Vie d'Agricola*, tout autour de cette phrase, quelques réflexions dont je vous ferais part [en d'autres circonstances] » (p. 133). Gide nous donne à entendre que le contexte de cette citation est révélateur. Effectivement, cette sentence se trouve à la fin du chapitre dans lequel Tacite décrit la censure, la destruction des livres, et l'exil des intellectuels sous le régime despotique de l'empereur Domitien ²⁸.

25. Ernest Renan, *La Réforme intellectuelle et morale*, 3^e édition, Paris : Michel Lévy Frères, 1872, p. 199.

26. Par endroits, Gide indique les passages à lire de façon plutôt dramatique. Lorsque l'interviewer, sur l'invite de Gide, veut prendre l'*Introduction à la Poésie française* qui est sur la table, « le livre s'ouvrit de lui-même à la page 39 » (p. 69).

27. Gide note que les gens de son entourage lisaient l'*Agricola* : « À la suite de Dorothee Bussy, je me lance dans *La Vie d'Agricola* [...]. J'ai pris le livre avec moi, le lis tout en marchant et remâche sans en épuiser le suc amer quelqueune de ces sentences vigoureuses où vient se tendre la volonté... » (*Journal 1939-1949*, 1^{er} février 1942, éd. citée, p. 108).

28. Le deuxième chapitre de la *Vie d'Agricola* se termine ainsi : « Les

La *Vie d'Agrioola* est la biographie d'un homme illustre et prudent, un ouvrage dont la philosophie ressemble passablement à celle de Gide. Tacite déclare que « même sous de mauvais princes il peut y avoir des grands hommes » et préconise la modération : « la soumission et la réserve, si l'activité et l'énergie s'y ajoutent, s'élèvent au degré de gloire où beaucoup, suivant des voies abruptes, mais sans avantage pour l'État, ont atteint par l'éclat d'une mort tapageuse ²⁹ ». En faisant allusion à Tacite, Gide semble recommander une résistance circonspecte et mesurée. Mais un message secret peut en cacher un autre. Si Agrioola s'est soumis à la tyrannie de Domitien, il a d'abord soumis les peuples de la Bretagne. Avant de raconter la bataille du mont Graupius, Tacite enclave les discours prononcés par les deux chefs devant leurs troupes — le discours du général romain Agrioola et celui du chef calédonien Calgacus. La *Vie d'Agrioola*, un récit écrit du point de vue romain, contient donc un discours de la « résistance » calédonienne. Les propos de Calgacus sont très convaincants, surtout lorsque le chef critique le langage trompeur des Romains : « Voler, massacrer, ravir, voilà ce que leur vocabulaire mensonger appelle autorité, et faire le vide, pacification ³⁰ ». Ces remarques sur la dévalorisation de la langue par l'occupant ressemblent singulièrement à celles des « Interviews imaginaires », et l'on est tenté d'assimiler la pensée de Gide à celle du chef calédonien. Dans l'ouvrage dialogique que sont les « Interviews », ce n'est pas toujours le « moi » interviewé qui exprime la pensée de l'auteur, car Gide met parfois ses opinions dans la bouche de son interviewer fictif. De même, dans les ouvrages cités, ce n'est pas toujours la voix dominante qu'il faut écouter. Il est donc impossible de déterminer si Gide prône la mesure d'Agrioola ou la ferveur de Calgacus ; mais cette ambiguïté est un aspect primordial des messages tacites de Gide.

L'ambiguïté des allusions littéraires est mise en valeur dans *Le Silence*

triumvirs reçurent mission de brûler sur la place des comices, au forum, les ouvrages des plus brillants génies. Apparemment on croyait étouffer par le feu la voix du peuple romain, le franc parler du sénat et la conscience du genre humain ! on bannissait en outre les maîtres de philosophie, et l'on exilait toute culture, pour que rien de noble ne se rencontrât plus nulle part... nous avons vu le comble de la servitude, alors que l'espionnage interdisait jusqu'aux échanges de propos. Nous aurions même perdu la mémoire avec la parole, s'il était en notre pouvoir d'oublier comme de nous taire. » (Tacite, *Vie d'Agrioola*, traduction de E. de Saint-Denis, Paris : Les Belles Lettres, 1985, p. 2).

29. *Ibid.*, p. 35.

30. *Ibid.*, p. 24.

de la mer de Vercors lorsque l'officier allemand von Ebrennac cite un passage sur la tyrannie de Macbeth : « Maintenant il sent ses crimes secrets coller à ses mains. À chaque minute des hommes de cœur révoltés lui reprochent sa mauvaise foi. Ceux qu'il commande obéissent à la crainte et non plus à l'amour. Désormais il voit son titre pendre autour de lui, flottant comme la robe d'un géant sur le nain qui l'a volée ». Cette citation interloque le narrateur : « Je me demandais avec stupeur s'il pensait au même tyran que moi. Mais il dit : "N'est-ce pas là ce qui doit troubler les nuits de votre Amiral [Darlan] ³¹ ?" ». Dans une certaine mesure, c'est le lecteur ou l'auditeur qui détermine la signification d'une allusion. Si une brève indication dans les « Interviews » renvoyait à une citation que certains lecteurs pouvaient interpréter comme un message politique, les censeurs n'y pouvaient rien. Comme le dit Leo Strauss, « un écrivain attentif d'intelligence normale est plus intelligent que le censeur le plus intelligent en tant que tel. Car la charge de la preuve incombe au censeur ³² ». L'ambiguïté irréductible des allusions littéraires rend la tâche du censeur encore plus difficile.

Les « Interviews imaginaires » ont un contenu exotérique — des observations littéraires à la portée de tous les lecteurs — et un contenu ésotérique — des messages hétérodoxes destinés aux lecteurs instruits qui acceptaient de jouer le jeu. Ces lecteurs ressentaient le danger, le plaisir, et le frisson des messages gidiens : « Quand nous [...] lisions les chapitres [des *Interviews imaginaires*], l'un après l'autre, dans *le Figaro* », explique Émile Henriot, « ils nous faisaient un vif plaisir, nous les trouvions audacieux ³³ ». En déchiffrant les messages codés, des lecteurs complices « collaboraient » avec cet auteur qui prônait la résistance à mots couverts. Écrire entre les lignes, c'était transformer le patrimoine culturel en outil politique. Ce code basé sur les allusions littéraires est donc, en quelque sorte, une réhabilitation de cette littérature que certains considéraient comme une influence néfaste responsable de la défaite.

Gide fait passer ses messages hétérodoxes avec une astuce et une audace admirables. Et pourtant, durant l'occupation, Gide a écrit et publié des pages d'une couleur très différente. Dans son journal intime, le septuagénaire bouleversé par la débâcle critiquait la « décadence » de la France, et exprimait des pensées défaitistes. Des extraits de cette partie du *Journal* ont paru dans les deux premiers numéros de la *Nouvelle Revue*

31. Vercors, *Le Silence de la mer et autres récits*, Paris : Albin Michel, 1951, p. 54.

32. Strauss, *op. cit.*, p. 59.

33. Henriot, *op. cit.*, p. 1.

Française de Drieu La Rochelle. Dans les « Interviews », Gide remanie certains passages qui lui avaient valu des reproches. En effet, il aurait pu appeler ces chroniques « Retouches à mes "Feuillets" de la *N.R.F.* ».

Le choix même des auteurs cités — Renan et Tacite — met les « Interviews » sous le signe du repentir. En 1870, Renan a adressé à son correspondant allemand une lettre dans laquelle, dit-il, « je réclamaï pour ma patrie vaincue un peu de générosité et de pitié³⁴ ». Un an plus tard, il a pris la plume de nouveau pour renier cette première lettre³⁵. Quant à Tacite, s'il blâme la tyrannie de Domitien, c'est en partie parce qu'il a mauvaise conscience. Menacés par l'empereur, Tacite et les autres sénateurs avaient condamné plusieurs de leurs amis à mort ou à la prison. Tacite se réjouit de ce que son beau-père Agricola soit mort avant la « fin de règne trop fameuse³⁶ » de Domitien : « C'est dans la suite que nos propres mains ont traîné Helvidius en prison, que nous avons arraché l'un à l'autre Mauricus et Rusticus, que Sénécion nous a couverts de son sang innocent³⁷ ». Son récit est donc, dans une certaine mesure, l'apologie de ses propres actions. Les revirements des auteurs auxquels Gide fait allusion dans ses chroniques nous invitent donc à considérer les « Interviews imaginaires » comme une palinodie.

Les prétextes dont Gide se sert pour encourager la résistance dans ses « Interviews » ne sont pas choisis au hasard. Souvent, l'auteur prend comme point de départ une réflexion que ses lecteurs ou ses amis lui avaient reprochée, ou une remarque qu'il avait lieu de regretter lui-même. On peut tracer l'évolution de certaines pensées à travers trois étapes distinctes : la sincérité parfois réactionnaire du journal intime (que Gide allait publier dès 1943), le défaitisme pessimiste des « Feuillets » publiés dans *La N.R.F.*, et le patriotisme prudent des « Interviews ». Or ces remaniements sont parmi les plus belles trouvailles des « Interviews imaginaires ».

En décembre 1940, Gide a fait lire la deuxième partie de ses « Feuillets » à plusieurs amis. Selon Maria Van Rysselberghe, ces extraits du *Journal* comportent « beaucoup de citations allemandes, parce que durant cette période, c'est Goethe qu'il lisait, et comme dit Élisabeth, à la fois

34. Renan, *op. cit.*, p. 189.

35. La correspondance entre Ernest Renan et David Friedrich Strauss consistait en des lettres ouvertes : la lettre de Strauss à Renan a paru dans la *Gazette d'Augsbourg*; la réponse de Renan a été publiée dans le *Journal des débats* (*Ibid.*, pp. 167, 168).

36. Tacite, *op. cit.*, p. 37.

37. *Ibid.*, p. 38.

c'est un peu gênant et on est content de penser que cela ne l'arrête pas, et comme dit Pierre [Herbart] : il ne faudrait pourtant pas continuer si on ne veut pas que cela ait l'air d'un parti pris³⁸ ». Le fait même de citer un auteur allemand était donc suspect aux yeux de certains. Mais cela n'a pas « arrêté » Gide ; au contraire, l'auteur a su retourner la situation en publiant son « Introduction au Théâtre de Goethe » dans *Le Figaro*³⁹. Dans ce texte, paru un an après les « Feuilletts » c'est Gide qui exprime une certaine « gêne » à l'égard de Goethe :

L'attitude de Goethe en face de Napoléon nous laisse un peu gênés, du moins perplexes ; et cet opportunisme [...] qui le faisait, au scandale de ses meilleurs concitoyens patriotes, arborer sa décoration de la Légion d'honneur au moment où il semblait décent de ne pas s'en targuer, de ne point tirer avantage de ce qui mortifiait sa patrie. Mais Goethe restait ébloui (et comment ne pas l'être ?) par ce rêve qui semblait en passe de se réaliser, d'une unification pacifiée, glorieuse, de l'Europe entière, qui eût laissé, sinon à tous les petits États leur autonomie, leur raison d'être, du moins à Weimar, du moins à lui, Goethe, une importance encore accrue et, pensait-il, toute sa liberté de pensée (p. 123).

Il suffit de substituer « Hitler » à « Napoléon », « Vichy » à « Weimar » pour voir dans ce passage une critique très vive de la collaboration.

Une autre remarque que Gide a réussi à « retourner » concernait les restrictions alimentaires. Le 13 juillet 1940, Gide observe dans son *Journal* que « c'est à travers les restrictions qu'elle entraîne, et par cela seulement, ou presque, que le grand nombre sera touché par la défaite. Moins de sucre dans le café, et moins de café dans les tasses ; c'est à cela qu'ils seront sensibles⁴⁰ ». Dans les « Feuilletts » publiés en décembre 1940, Gide reprend le sujet des restrictions en termes plus modérés : « la grande désolation du pays, il n'est pas donné à tant de Français, ni constamment, de la sentir. Ce que l'on éprouve bien plutôt, c'est la gêne des res-

38. *Cahiers*, t. III, p. 214.

39. Dans la chronique du 10 janvier 1942, Gide annonce à son interviewer : « J'ai besoin d'une quinzaine pour achever la préface promise à la *Pléiade* pour le Théâtre de Goethe [...] Vos lecteurs accepteront, je l'espère, que cette préface occupe, ces prochains samedis, la place de nos entretiens » (p. 99). Les « Interviews imaginaires » reprennent le 24 février 1942.

40. *Journal 1939-1949*, 13 juillet 1940, éd. citée, pp. 37-8. Ce passage du *Journal* a soulevé un tollé lors de sa publication dans la revue *L'Arche* en 1944. M. Giovoni, député communiste, a attaqué Gide dans l'Assemblée consultative provisoire ; après avoir cité la phrase de Gide sur le café et le sucre, il a déclaré : « Aujourd'hui, la littérature est une arme de guerre. C'est pourquoi je réclame la prison pour André Gide et des poursuites contre le gérant de *L'Arche* » (*Journal 1939-1949*, appendice, éd. citée, p. 345).

trictions, l'inconfort de l'exil encore, et la crainte de la disette de demain ⁴¹ ». Enfin, dans une « Interview » publiée en novembre 1941, Gide trouve dans les restrictions une belle occasion d'encourager la résistance. L'auteur dit qu'il souffre du rationnement du tabac, et avoue qu'il est « facile aux tentations ». Céder aux tentations, dit l'interviewer, « c'est ce que l'on appelle aujourd'hui : ne pas dire *Non* à la vie ». Et Gide de répondre : « Je sais, je sais, et ne me laisse pas prendre au sophisme. C'est agir que de résister et ce n'est pas toujours dans le *oui* que l'être s'affirme » (p. 38). Dans l'esprit du lecteur, il n'y a qu'un pas entre la résistance aux tentations et d'autres formes de résistance.

La résistance dont Gide fait l'éloge est celle qui mûrit lentement, dans le silence. Les paroles que l'auteur adresse aux résistants prennent la forme de conseils aux jeunes « poètes » français. Dans une chronique intitulée « Confiance en le deux cent unième », l'interviewer signale qu'il y a actuellement deux cents jeunes poètes en France. Gide répond en suggérant que « le poète le plus important, déjà vivant, dont demain parlera [...] ce poète n'est peut-être même pas mentionné sur cette liste, caché dans l'ombre encore où le destin le tient en réserve » (p. 61). Après le départ de l'interviewer, Gide développe cette pensée : « revenant sur nos propos et sur ce que j'avais dit du besoin de maturation, je songeai longuement à ceux des jeunes gens qui présentement se taisent et laissent leur pensée, leur vertu, se fortifier peu à peu dans la retraite et le silence [...]. "Patientez ! patientez encore. Votre heure viendra, futures valeurs de la France..." » (pp. 64-5 ⁴²). À ces « poètes », Gide propose une devise latine : « Ceux sur qui nous pouvons compter le plus, je vous l'ai dit, ce sont ceux qui savent attendre, qui mûrissent en attendant. *Vires acquirit tacendo* ⁴³ c'est aujourd'hui la meilleure devise » (p. 163). Gide méditait ce beau slogan depuis une année ; mais au départ, cette phrase avait une

41. Gide, « Feuillet », *La Nouvelle Revue Française*, n° 322, décembre 1940, p. 83.

42. Louis Martin-Chauffier fait des remarques similaires dans un article intitulé « Ma patrie, la langue française » : « les vivants [...] ont pris de leurs responsabilités, de leur vocation, de leur pouvoir et de leurs droits une conscience plus aiguë. Ils se taisent. Dans la douleur, le refus et le risque, ils acquièrent, accroissent les vertus de la solitude et du silence. Ils méditent et se préparent. » Le titre même de cet essai indique que ces commentaires sur la langue — et sur le silence — ont une valeur à la fois littérale et symbolique (Louis Martin-Chauffier, « Ma patrie, la langue française », in *Domaine français*, op. cit., pp. 69-70).

43. Justin O'Brien explique que Gide s'est inspiré du « *Vires acquirit eundo* » de l'*Énéide* de Virgile (*The Journals of André Gide*, traduction de Justin O'Brien, t. IV, New York : Alfred A. Knopf, 1951, p. 85).

signification bien différente. Dans son *Journal* en date du 12 septembre 1941, Gide disait à propos des revues interdites par Vichy : « Après *Temps nouveaux*, *Esprit* est réduit au silence. (Je propose comme devise à Mounier, à propos de sa revue et du groupement de ses amis : *Vires acquirit tacendo*.) [...] pour un peu, je dirais : c'est bien fait. Nous avons d'abord besoin d'ordre, de discipline, tout comme un grand blessé a besoin de tranquillité pour se remettre ⁴⁴ ». *Vires acquirit tacendo* : « il prend des forces en se taisant ». La devise est la même, mais il y a loin entre le silence imposé de l'extérieur et celui qu'on s'impose soi-même.

Pourquoi insister sur les écarts entre les opinions exprimées dans le *Journal* et celles des « Interviews imaginaires » ? Après tout, il est normal que les positions politiques de l'auteur se soient modifiées au cours de la guerre. Mais Gide veut faire croire à une évolution en ligne droite. Dans l'avant-propos des *Pages de journal* publiées en 1943, Gide appelle le journal qu'il tenait entre 1939 et 1942 un « itinéraire intellectuel » qui marque, « au sortir d'une ombre épaisse, les étapes d'un lent acheminement vers la lumière ⁴⁵ ». En réalité, le *Journal* témoigne d'une ambivalence politique très profonde, et ceci jusqu'à la fin de la guerre. Je soutiens que les « Interviews » — comme les *Pages de journal* — font partie d'une tentative de la part de Gide d'escamoter son ambivalence antérieure.

La réaction de la critique après la Libération semble confirmer cette hypothèse. Le 25 novembre 1944, Aragon a dénoncé Gide dans *Les Lettres françaises*, le qualifiant de « pièce majeure dans la main de la propagande ennemie ⁴⁶ ». Un mois plus tard, Émile Henriot a publié un compte rendu du livre *Interviews imaginaires* dans *Le Monde*. Henriot signalait « aux érudits de l'avenir que ce livre fut écrit sous l'occupation et comportait à notre joie dans tout son esprit un refus. En ce temps-là, nous savions lire entre les lignes ce qu'on y avait mis finement. Il semble que cela ne suffise plus à cette heure, et voilà déjà M. Gide querellé par d'anciens amis, menacé même d'interdit ⁴⁷ ». En pleine période d'épuration, il s'agissait de prouver que Gide avait été « du bon côté » ; les « Interviews imaginaires » étaient susceptibles d'en fournir des preuves adéquates.

Palinodie, morceau de bravoure, réhabilitation de la littérature, les « Interviews imaginaires » se situent au centre d'un très riche réseau in-

44. *Journal 1939-1949*, 12 septembre 1941, éd. citée, pp. 97-8.

45. *Ibid.*, appendice, p. 344.

46. Louis Aragon, « Retour d'André Gide », *Les Lettres françaises*, 25 novembre 1944, p. 1.

47. Henriot, *op. cit.*, p. 1.

tertextuel. Ce réseau fonctionne à plusieurs niveaux. Derrière la critique littéraire, les citations et les allusions constituent une critique politique. Derrière les références explicites aux grands auteurs, une révision implicite des écrits gidiens se lit en filigrane. Par conséquent, le décryptage du code littéraire et politique des « Interviews » s'avère révélateur pour l'étude des écrits de guerre d'André Gide.